

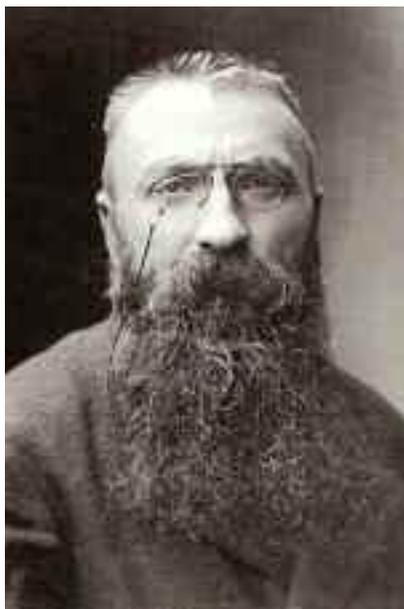
GALERIE NICOLAS BOURRIAUD

du **1^{er} juin 2018**
au **31 juillet 2018**



205 rue du Faubourg Saint-Honoré • 75008 Paris
Tél. 01 42 61 31 47 • nicolasbourriaud@orange.fr
www.galerienicolasbourriaud.com

L'influence de **Rodin** sur la sculpture



A l'occasion de l'exposition universelle de 1900, Rodin présente l'ensemble de son œuvre dans un grand pavillon séparé. C'est un triomphe : tous les acheteurs s'arrachent ses travaux. Le retentissement en sera mondial. Dès lors, les sculpteurs du monde entier vont se définir en fonction du Maître de Meudon : ceux du premier cercle vont renchérir sur ses idées, les opposants vont le rejeter et certains, comme Brancusi, l'ignoreront et passeront à autre chose.

L'œuvre de Rodin avait deux points faibles : la sculpture monumentale, qu'il maîtrisait mal, et l'art animalier qu'il pratiquait peu (on ne connaît de lui que *Le lion qui pleure*).

Vers 1920, apparaissent des partisans intransigeants de la figuration humaine dont les travaux culmineront à l'exposition universelle de 1937, avec ce que l'on nommera « l'école du Trocadéro », lieu de l'exposition, et parce que beaucoup d'œuvres de ces artistes sont conservées dans les bâtiments formant le palais de Chaillot et les jardins autour. Se manifestent aussi des animaliers très pointus dans leur rendu, analytique ou synthétique, de la vivacité, de l'authenticité et du naturel des bêtes, sauvages ou domestiques.

L'exposition proposée par la galerie Nicolas Bourriaud ne triche pas : elle présente des bronzes fondus du vivant de l'artiste, excluant toute fonte posthume, par nature discutable.

Elle s'ouvre sur une œuvre de Jules Desbois, qui fut le praticien de Rodin : un très beau buste en bronze, de jeune femme, intitulé *Le printemps*. C'est un travail exceptionnel en fonte au sable, d'une qualité d'exécution étonnante : ciselure poussée donnant une précision spectaculaire des détails des oreilles, des yeux, de la bouche aux lèvres marquées, des narines et de l'inflexion du cou. La peau est merveilleusement rendue par une patine médaille nuancée, tandis que la légèreté de la fonte est la preuve de la qualité de l'alliage utilisé pour créer cette œuvre.

Rappelons qu'il existe deux techniques de fonte du métal, dont le bronze : la fonte au sable et la fonte à la cire perdue. La première permet des éditions en nombre élevé : comme pour le David d'Antonin Mercié, peut-être le bronze le plus édité du dix-neuvième siècle (plus de mille). La seconde, par nature, n'autorise que des éditions très restreintes d'œuvres choisies.

La législation sur les éditions date de 1968 : elle autorise huit épreuves numérotées de 1/8 à 8/8 et quatre épreuves d'artiste marquées E.A.1 à E.A.4, et acceptant l'usage voulant qu'un exemplaire supplémentaire soit conservé par le fondeur-éditeur et, en principe, interdit à la vente. Avant ? Les fondeurs faisaient ce qu'ils voulaient. Quelquefois, certains prévoyaient des éditions à douze épreuves mais s'arrêtaient après quatre ou cinq par manque de clients... Toutes les variations se rencontrent.

Pour le travail de la pierre, donc du marbre, existent deux possibilités : la mise aux points et la taille directe.

La taille directe fut mise à l'honneur par Michel-Ange en personne : je suis Michel-Ange, j'ai un bloc de marbre en face de moi dans lequel mon imagination puissante voit l'œuvre finie. La sculpture est donc préexistante. Je n'ai plus qu'à tailler la masse compacte pour faire ressortir la statue puisqu'elle y est présente ! L'acte créateur se fait par enlèvement de matière. La chose paraît facile mais elle nécessite une main sûre et beaucoup de temps, donc un long apprentissage pour qui n'est pas Michel-Ange.

La taille directe représente à peine dix pour cent de la création tridimensionnelle. Une école de la taille directe exista en France dès les années 1920, car les sculpteurs recherchaient une forme d'authenticité créatrice qu'ils y trouvèrent. Son chef de file était le célèbre Joseph Bernard, qui fut d'abord un tailleur de pierre. Aujourd'hui encore existent, en nombre restreint, de remarquables sculpteurs praticiens du marbre.

L'alternative à la taille directe est la mise aux points, qui est la technique pratiquée le plus couramment en sculpture. L'artiste est plutôt un modelleur qu'un tailleur de pierre : il crée donc un modèle en glaise (qui peut être aussi en cire ou en argile). D'après ce modèle, un mouleur prendra l'empreinte par mise aux points. Celle-ci servira au tirage d'un modèle en plâtre, aussi par mise aux points. Lequel servira à l'édition en

bronze et, parfois, à la réalisation d'un grand modèle de marbre présenté au salon ou dans une exposition particulière, agrandissement créé par mise aux points et qui est, souvent, le résultat des efforts d'un praticien. Le sculpteur n'intervenant que dans les finitions, et encore pas toujours...

Entre les deux techniques, toutes les variantes sont possibles : de 0 à 100 sur l'échelle de Richter de la sculpture. Il est très facile de reconnaître une taille directe : il reste toujours des imperfections, dues au poids de la pierre et à sa densité.

Un bronze de Joseph Bernard est montré dans cette exposition : la *Jeune fille à sa toilette* de 64 cm de hauteur, à la patine brun-vert, portant le timbre du fondeur Claude Valsuani, avec inscription cire perdue, numérotée IV. L'œuvre, de taille conséquente, est bien équilibrée et nettement individualisée avec ses petits seins, son nombril creusé, son long cou et son visage au nez aquilin, à la bouche ouverte et aux yeux profonds.

On y notera ce qui caractérise les patines de Claude Valsuani : moirées avec réfraction, la peau au rendu légèrement grumeleux et la sensation de profondeur accentuant les volumes.

Car il faut savoir que chaque fondeur important (C. ou A. Valsuani, Barbedienne, Susse, Hébrard...) possède ses propres spécificités et qu'à force de les fréquenter, on les individualise assez facilement.

On rappellera que la statuaire de l'entre-deux-guerres est profondément marquée par la volonté de démontrer la prépondérance de l'esprit humain sur la machine : c'est un traumatisme collectif dû aux conséquences des tueries de masses de la grande guerre.

De ce fait, les artistes survivants ont réalisé de nombreux monuments aux morts de 14/18 dans les années 1920/1930. Ce fut le cas de Jean Magrou dont cette exposition présente une fonte au sable, avec estampille du fondeur Siot-Decauville et inscription 966 K, signée et datée de 1921 : un homme debout dans le style grec antique, de 94 cm de hauteur, peut-être pièce unique. Sa patine est vert-noir. Le personnage représenté (Apollon ?) porte une Athéna dans la main droite. Il dégage un hiératisme évident (axe

de frontalité dans le visage, musculature au repos et marque du bassin, en U, quasiment parfaite). L'artiste, en pleine maturité, a bien observé l'Aurige de bronze conservé à Delphes, ainsi que l'Apollon du fronton du temple du même lieu, avant de proposer son interprétation du sujet : c'est un grec à la forte présence physique, avec individualisation des caractères morphologiques. Son impact visuel sur le spectateur est incontestable.

Carlo Sarrabezolles (1888-1971) est représenté ici par deux extraordinaires pièces uniques : des sculptures en pierre, taillées directement, qui furent des commandes privées pour un appartement parisien : le centaure jouant de la flûte et la sirène, tous deux de même hauteur, 134 cm.

Il s'agit d'une paire : le corps animal du centaure s'oriente vers la gauche alors que celui de la sirène penche à droite. Mais l'inflexion ainsi donnée par l'artiste ne s'arrête pas là : on voit parfaitement que la courbe amorcée dans chaque statue s'infléchit vers le centre dans les hauts des corps avant de repartir en sens contraire dans les têtes. C'est un exploit technique vu le matériau utilisé. Pour le réaliser le sculpteur a pris certaines précautions : les socles des parties basses sont renforcés pour éviter l'effondrement du à la charge portée. On notera aussi que la sirène ébouriffe sa chevelure avec ses deux mains. C'est adroit, astucieux et discret car, ainsi, les bras sont porteurs de la masse formant la coiffure. Le centaure tient sa flûte de ses deux mains, elles aussi levées, et l'instrument de musique est parfaitement stable.

Les visages sont individualisés : la sirène est souriante, les pupilles de ses yeux, en amande, sont légèrement marquées, sa bouche montre des lèvres pulpeuses, son menton est arrondi et sa poitrine porte de petits seins fermes. Le centaure n'a rien à lui envier : arcades sourcilières proéminentes, joues creusées par l'effort de souffler dans la flûte, nez droit mais fort, menton volontaire et musculature puissante en mouvement. L'ensemble est une démonstration du talent de l'artiste.

Intéressons-nous maintenant à la sculpture animalière présentée. Naturellement, Godchaux et Guyot, représentants majeurs de cette tendance, sont là. Le premier avec un ours, polaire (?), de 18 cm de hauteur et de 29 cm de longueur. Il est signé « Guyot ». C'est un bronze à patine brune nuancée, édité dans les années trente par Susse, dont

il porte l'estampille : « Susse frères fondeur Paris, cire perdue », numérotée 5/12. Le second avec une lionne couchée, vers 1925, en bronze à patine brune, de chez Susse également, avec l'inscription « Susse frs Edts Paris », estampillé du fondeur et numéroté 9. Elle mesure 60,4 cm de long pour une hauteur (incluant la terrasse) de 23,2 cm. Ce qui frappe au regard, c'est l'opposition des deux styles : autant l'ours apparaît synthétique avec ses formes amples où le pelage se distingue à peine, avec ses énormes et puissantes pattes, avec ses oreilles et ses yeux si peu marqués ; autant la lionne s'apprécie par ses détails très travaillés, en reprises directes dans la cire dont on voit les traces d'outils : aspect maçonné de la tête de l'animal, rendu quasi-vibratoire des poils de la toison de la bête, accentuation de la représentation des extrémités des pattes dont on devine qu'elles portent d'énormes griffes.

Il n'y a pas à choisir entre les deux œuvres car elles sont marquées du sceau du talent artistique, différent, de chacun. La franchise d'exécution dont ils font preuve, l'un et l'autre à leur manière et avec leur tempérament, est d'une simplicité naturelle.

Enfin, nous parlerons d'une sculpture archétype des sujets traités par Sandoz : le fennec. C'est un bronze à patine argentée, couleur toujours difficile à réussir. Il est signé « Ed.M.Sandoz », « fonte Susse Frères », vers 1930. Il mesure 20 cm de hauteur. Tous les amateurs connaissent ce modèle frémissant de vie, avec ses yeux un peu effrayés et un peu tristes, avec ses grandes oreilles à l'écoute, avec son pelage doux et sa courbure dorsale d'animal prêt à bondir, pour fuir ou pour saisir sa proie. Gageons qu'il sera apprécié à sa juste valeur.

Nous ajouterons que la qualité individuelle des œuvres présentées se reconnaît aisément : fontes légères, ciselures impeccables et patines expressives. L'originalité intrinsèque de l'exposition tient pareillement à la diversité des artistes, toujours talentueux, qu'elle inclut : ils ne se rejettent pas, bien au contraire : ils affirment la richesse de la sculpture de la première moitié du vingtième siècle.

Jacques Tcharny



ARONSON Naoum (1873-1943)

Buste de jeune fille

Marbre rose, signé « N.Aronson »

40 x 27 cm

Circa 1900



BELMONDO Paul (1898-1982)

Femme à la serviette

Bronze à patine brun-noir, signé P.Belmondo,
fonte C. Valsuani, numérotée 1/7,
19 x 11,5 x 8,2 cm
Circa 1930



BELMONDO Paul (1898-1982)

Nu d'homme

Bronze à patine brun-noir,
signé « P.Belmondo », fonte Rudier, porte
l'inscription « A.Rudier Fondateur Paris »,
40,5 cm
Circa 1942



BELMONDO Paul (1898-1982)

Nu féminin se tenant le sein gauche

Terre cuite, signée « Belmondo » au dos,
31,2 x 13 x 15 cm
Circa 1940



BELMONDO Paul (1898-1982)

Femme et angelot

Terre cuite blanche,
signée « Belmondo »,
coutures apparentes,
55 x 25 x 21 cm
Circa 1940



BERNARD Joseph (1866-1931)

Jeune fille à sa toilette

Bronze à patine brun-vert nuancée,
signé « Bernard »,
porte le cachet du fondeur
Claude Valsuani,
cire perdue numérotée IV
64 x 21,5 x 18 cm
Circa 1910



BERTONI Flaminio (1903-1964)

Chiot

Bronze à patine brune,
signé « F.Bertoni » et daté 1943,
porte le cachet du fondeur
« cire perdue Giannimi Paris »,
sur socle en bois d'origine,
20,1 x 22,2 x 14,4 cm
Circa 1943



BITTER Ary Jean Léon (1883-1973)

Serre-livres éléphants

Paire de bronzes à patine brune
sur socles en bois, signé « ARY BITTER »,
fonte Susse, porte l'inscription « Susses Fes Edts Paris ».

Éléphant trompe en haut : 27,5 x 15,6 x 15,2 cm

Éléphant trompe en bas : 17 x 18,5 x 18,6 cm

Circa 1940



CHRISTOPHE Pierre-Robert (1881-1971)

Poulain

Bronze à patine mordorée,
signé « CHRISTOPHE »,
sur socle en bois d'origine,
22,5 x 14,6 x 25 cm
Circa 1940





DEJEAN Louis Eugène (1872-1953)

Femme nue agenouillée se coiffant

Bronze à patine brun-noir,
signé Louis Dejean,
inscrit Epreuve d'Auteur,
fonte Leblanc-Barbedienne
Circa 1925



DESBOIS Jules (1851-1935)

Coupe champignon

Bronze à patine brune,
signé J. Desbois,
fonte Hébrard,
H. 36 cm
Circa 1905



DESBOIS Jules (1851-1935)

L'arc ou la Dryade au saule

Marbre, signé J. Desbois, H.51 cm
Circa 1910



DESBOIS Jules (1851-1935)

L'orgueil

Bronze à patine brune,
signé J. Desbois,
fonte Hébrard,
50,2 x 19 x 18 cm
Circa 1910



DESBOIS Jules (1851-1935)

La Vigne

Bronze à patine brune,
signé J. Desbois,
fonte Hébrard, numérotée (31),
18 x 12,5 x 6,5 cm
Circa 1915



DESBOIS Jules Jules (1851-1935)

Léda et le cygne

Bronze à patine brune,
signé « J.Desbois »,
44 x 54 x 36 cm
Circa 1900



DESBOIS Jules (1851-1935)

Léda et le cygne

Terre cuite d'édition,
signée « J.Desbois »,
40 x 50 cm
Circa 1900



DESBOIS Jules (1851-1935)

Le coup de vent

Bronze à patine brune,
signé J. Desbois,
17,7 x 13 x 5 cm
(socle 10 cm)

Ancienne collection du Mécène
de Jules Desbois
Circa 1910



DESBOIS Jules (1851-1935)

Masque de femme l'Été

Bronze à patine brune,
signé J. Desbois,
Fonte Hébrard,
numérotée (4),
H. 35 cm (avec socle)
Circa 1910



DRIVIER Léon-Ernest (1878-1951)

Femme

Bronze à patine brune,
fonte Montagutelli,
H. 18 cm
Circa 1915





GUIRAUD RIVIERE Maurice (1881-1947)

Enigme

Marbre de carrare,
signé Guiraud-Rivière;
38 x 41,5 x 22 cm
Circa 1925



FENOSA Appel.Les (1899-1988)

Henriette

Bronze à patine brune,
signé "FENOSA", fonte de Busato,
porte le cachet "cire perdue Busato Paris",
numérotée 1/5,
15 x 5,5 x 6 cm
Circa 1960



GIMOND Marcel (1894-1961)

Buste du collectionneur Des Courrières

Bronze à patine brune,
signé M. Gimond,
cire perdue de Bisciglia,
porte le cachet du fondeur
Circa 1949



GODCHAUX Roger (1878-1958)

Lionceau assis

Bronze à patine brune,
signé « Roger Godchaux »,
fonte Susse, cire perdue mentionnée,
cachet et signature Susse Frères Editeurs Paris,
et cachet « BRONZE »,
19,5 x 23 x 15 cm
Circa 1930



GODCHAUX Roger (1878-1958)

Panthère marchant

Bronze à patine brun clair,
signé Roger Godchaux, fonte Susse,
cachet du fondeur et
porte les mentions "cire perdue" et "Frs Edts Paris",
16,3 x 27,4 x 11,9 cm
Circa 1940



GUYOT Georges-Lucien (1885-1973)

Ours debout

Bronze à patine brun nuancé,
signé « Guyot »,
fonte Susse,
signature « Susse Frères fondeur Paris cire perdue »,
numéroté 5/12,
18 x 29 x 8,2 cm
Circa 1936



GUYOT Georges-Lucien (1885-1973)

Singe Hamadryas assis genou replié

Bronze à patine brune,
signé Guyot,
fonte Susse,
12 x 7 x 18,5 cm
Circa 1940



GUYOT Georges-Lucien (1885-1973)

Tête d'ours

Bronze à patine brun nuancé, signé « Guyot »,
sur socle en bois d'origine,
fonte au sable, très probablement De Canal,
hauteur : 17cm, socle : 7,8 x 7,8 cm
Circa 1930



LAFAYE Lucien (1896-1975)

Tête de jeune femme

Pierre,
hauteur : 55 cm
Circa 1950



LANDOWSKI Paul (1875-1961)



Charmeuse aux serpents

Bronze à patine brune,
signé Landowski,
fonte La Stele,
numérotée 8
Circa 1930

LEONARD Agathon (1841-1923)

Danseuse à la cothurne

Bronze à patine dorée,
signé « A.Léonard sclp »,
fonte Susse,
porte le cachet « Susse Frères Editeurs Paris »,
Hauteur : 36,5 cm
Circa 1900



MAGROU Jean (1869-1945)

Le génie latin

Bronze à patine vert-noir nuancé, signé « Jean Magrou » et daté 1921, fonte Siot Decauville Paris, porte l'estampille de la fonderie et le numéro 966 K, très vraisemblablement pièce unique, 94 x 34 x 29,5 cm
Circa 1921





MARTEL Jean et Joël (1896-1966)

Pigeon à queue plate

Bronze à patine noire,
signé J. Martel,
23 x 26 x 12,5 cm
Circa 1930



MARTEL Jean et Joël (1896-1966)

Lapin (1923)

Terre cuite vernissée,
éditée par Terre cuite de Boulogne,
13 x 13 cm
Circa 1930



MARTIN Raymond (1910-1992)

Etude pour une femme agenouillée

Bronze à patine brun-noir,
signé Raymond Martin,
fonte C. Valsuani,
20 x 17 x 8,5 cm
avec socle en marbre noir
Circa 1930



MARTIN Raymond (1910-1992)

Femme au bain

Bronze à patine mordorée,
signé Raymond Martin,
fonte Valsuani numérotée 2/8
Circa 1940



NAVELLIER Edouard (1865-1944)

Zébu de Madagascar

Bronze à patine brun clair,
signé « E. Navellier »,
inscrit « ciselé et patiné par moi
pour Madame La comtesse E.M.C. d'Aubigny »,
exposé à Bâle 1906,
32 x 29,5 cm
Circa 13 octobre 1906





OSOUF Jean (1898-1996)

Masque de Coralie

Bronze à patine brun-clair,
cire perdue
Attilio Valsuani, 6 / 8
Circa 1940.



PARAYRE Henri (1879-1970)

Jeune baigneuse

Plâtre original non signé,
patiné façon terre cuite,

H. 68 cm

Circa 1940



PARIS René (1881-1970)

Coronation cheval debout

Bronze à patine brun nuancé,
signé René Paris,
porte le cachet Attilio Valsuani
35,5 x 41 x 11 cm
Circa 1949



PETERSEN Armand (1891-1969)

Panthère se léchant

Bronze à patine noire,
signé « PETERSEN »,
fonte Susse Frères
porte la mention
« Susses Fes Edts Paris »,
18 x 15,2 cm
Circa 1930

Ancienne collection d'un ouvrier de la fonderie Susse



POISSON Pierre-Marie (1876-1953)

Femme assise

Bronze à patine noire,
signé Poisson,
fonte Bisceglia,
25,5 x 12 x 25,5 cm
Circa 1930



PRIVAT Auguste Gilbert (1892-1969)

Buste de Diane

Marbre de carrare,
32 x 30 cm
Circa 1930



SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971)

Fennec

Bronze à patine argentée,
signé « Ed.M.Sandoz »,
fonte Susse Frères,
20 x 11 x 9 cm
Circa 1930



SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971)

Lapin oreilles dressées formant une sonnette

Bronze à patine brune,
fonte Susse Frères Editeurs Paris,
8,5 x 9,5 x 4,8 cm
Circa 1930



SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971)

Oiseau bleu (clochette)

Bronze à patine vert nuancé,
signé « Ed.M.Sandoz »,
fonte Susse,
porte l'estampille « Susse Frs Ed Paris »,
et la lettre « V » initial du ciseleur de chez Susse,
14 x 5,9 x 5,9 cm
tirage à 51 exemplaires.
Circa 1919-1930



SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971)

Vase Cobra (1927)

Porcelaine de Paris,
cachet Porcelaine de Paris,
38,5 x 33 x 33 cm
Circa 1928





SARRABEZOLLES Carlo (1888-1971)

Centaure joueur de flûte et Sirène

Pierre, Centaure : 134 x 51 x 30 cm ;

Sirène : 134 x 51 x 27 cm

Commande privée pour un appartement parisien.

Pièces uniques.

Circa 1951-1952



TOURGUENEFF Pierre (1853-1912)

Cheval anglais

Bronze à patine brun nuancé,
signé « Pierre Tourgeneff »,
46,5cm x 10,6 x 46 cm
Circa 1900-1905



VENARD Salomé (1904-1987)

Tête d'homme

Bronze à patine mordorée, 45 cm
Fonte cire perdue de Bisceglia,
numéroté 1/10
Circa 1950



VIGOUREUX Pierre (1884-1965)

Eve au serpent

Pierre de bourgogne,

H. 1m38

Circa 1940



WLERICK Robert (1882-1944)

Baigneuse au turban

Bronze à patine brun-vert nuancé,
signé « R.Wlerick »,
fonte Barbedienne,
signé « BARBEDIENNE FONDEUR PARIS »
numéroté 1/50,
fonte frappée d'un M pour modèle,
46,5 x 36,5 cm
Circa 1924



YENCESSE Hubert† (1900-1987)

Diane chasseresse

Bronze à patine brune,
signé Hubert Yencesse,
fonte Alexis Rudier fondeur Paris
48,5 x 21 x 11 cm
Circa 1940



YENCESE Hubert (1900-1987)

Diane chasseresse

Plâtre d'atelier à patine blanc d'oeuf,
signé Hubert Yencesse à la pointe,
48,5 x 21 x 11 cm
Circa 1940





ARONSON Naoum (1873-1943)

Né en Russie, Naoum Aronson étudie d'abord à l'Académie des arts de Wilna. Il s'installe ensuite à Paris où il rencontre le sculpteur Auguste Rodin dont il devient un disciple. Il est reçu à l'Ecole nationale supérieure des

arts décoratifs dans l'atelier d'Hector Lemaire. Qualifié de « disciple de Rodin et maître de Iosif Tchaïkov » par John Bowl, le sculpteur s'inscrit en réalité aux frontières du symbolisme. Il oscille entre la leçon de Rodin qui accentue le mouvement et l'expressivité et entre l'idéalisation formelle plus proche de l'esthétisme classique. Il reçoit la Grande médaille d'Or à Liège. Il réalise de nombreux bustes de personnalités célèbres telles que Georges Washington ou Raspoutine.



BELMONDO Paul (1898-1982)

L'artiste naît à Alger en 1898 dans une famille modeste d'origine italienne. Il commence la sculpture à l'âge de treize ans puis poursuit des études d'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger, qui sont inter-

rompues par la Première Guerre Mondiale. Bénéficiant d'une bourse, il poursuit ses études à Paris où il rencontre son maître, Charles Despiau. Plus tard, il devient l'élève de Jean Boucher, peintre académique qui lui enseigne l'étude poussée du dessin par l'observation directe. Sculpteur accompli, Paul Belmondo s'intéresse à toutes les facettes de la discipline, passant de la médaille aux monuments colossaux, tout en exposant régulièrement dans des salons. Puisant dans l'Antiquité et la Renaissance, son art se caractérise par un style épuré où respirent finesse et sensibilité. Comme beaucoup d'artistes de son temps, il aime étudier le corps féminin et s'inspire pour cela des œuvres de ses deux professeurs. Son atelier situé avenue Denfert-Rochereau accueillait jusqu'à il y a peu pas moins de soixante ans de création. Aujourd'hui, nous pouvons admirer une grande partie de ses œuvres au sein du Musée Paul Belmondo, créé à Boulogne-Billancourt, sur l'instigation de son fils, le non moins célèbre Jean-Paul Belmondo, sous la direction d'Emmanuel Bréon.



BERNARD Joseph (1866-1931)

Né à Vienne (Isère) en 1866, Joseph Bernard fait ses premiers pas dans la sculpture par le biais de son père,

un modeste tailleur de pierre. Quittant les bancs scolaires à l'âge de douze ans, il travaille sur les chantiers de son

père avec son frère Louis et acquiert ainsi une bonne connaissance du marbre et de la pierre. À l'âge de quinze ans, il reçoit une bourse pour étudier à l'Ecole des Beaux-arts de Lyon, dont il ressort avec un très bon niveau. Il intègre par la suite l'Ecole des Beaux-Arts de Paris où il suit les cours du sculpteur académique Pierre-Jules Cavalier. Mais l'enseignement rigide du vieux maître ne correspond pas aux attentes du jeune artiste, qui s'absente de plus en plus de l'atelier, préférant le cours de sculpture pratique de Maniglé. Bernard poursuit son travail par la réalisation d'une série de têtes masculines et féminines, aux traits synthétiques.



BERTONI Flaminio (1903-1964)

Designer industriel et sculpteur italien, Bertoni est né à Varèse en Lombardie. Il entre comme apprenti à la Carrozzeria Macchi où il se familiarise avec le travail de la tôle. En 1923, il se voit offrir un voyage à

Paris. Il commence à travailler pour le carrossier Felbert puis pour Manessius. Il travaille ensuite chez Rothschild pendant un an. C'est à ce moment qu'il rencontre Lucien Rosengart, un grand ami d'André Citroën, qui l'embauche rapidement. En 1932, la direction du service du « Style » lui est confiée jusqu'à sa mort en 1964. Il a notamment conçu la carrosserie de la traction Avant, de la 2CV, de la DS et de l'Ami 6. Concernant la sculpture il expose à Paris au Salon d'Automne et à celui du Salon des artistes indépendants entre 1935 et 1938. Il réalise des œuvres en bronze principalement animalières, comme le chiot assis que nous présentons à cette exposition.

BITTER Ary-Léon (1883-1973)

Fils d'un représentant de commerce, Ary Bitter naît à Marseille en 1883. Très tôt attiré par l'art, il entre dès 1895 à l'Ecole des Beaux-arts de sa ville où il obtient le premier prix en section torse quelques années après. En 1902, il gagne le concours pour l'obtention d'une bourse qui lui permet d'accéder à l'Ecole Nationale des Beaux-arts de Paris sous la tutelle de Louis-Ernest Barrias. Fréquentant de 1904 à 1913 l'atelier de Jules Coutan, Ary Bitter reçoit au cours de sa carrière de nombreuses commandes publiques, en particulier une fontaine à Nantes (1913), un monument aux morts à Sanary-sur-Mer (1921) et un groupe *Lion et enfant* pour la décoration de l'escalier monumental de la gare Saint-Charles à Marseille.



CHAUVEL Georges (1886-1962)

Né en 1886 à Elbeuf (Seine-Maritime), Georges Chauvel, orphelin de père à l'âge de quinze ans, arrête brusquement ses études secondaires pour entrer comme commis

chez un commerçant. Durant cette période, sa passion pour la sculpture s'accroît et c'est avec l'aide de son grand-père, l'architecte Emile Janet, qu'il intègre les Beaux-arts de Rouen dans l'atelier d'Alphonse Guilloux. Contraint trois ans plus tard d'effectuer son service militaire, le jeune homme espère ouvrir une maison de décoration dans la banlieue rouennaise. Cependant, le manque de moyens l'oblige rapidement à revoir ses projets et à prendre la décision de monter à Paris, d'abord comme tailleur de pierres, puis comme créateur de modèles en céramique à Boulogne-Billancourt. Blessé au combat, il profite de sa convalescence pour réaliser des statuettes. Ces dernières font l'objet de nombreux achats dont *Le Lanceur de grenade* qui sert en 1917 de trophée pour un match de rugby. Grand admirateur de l'œuvre de Rodin et de Bourdelle, sa carrière prend un véritable tournant après la Première Guerre mondiale avec sa participation en 1919 aux Salons des Indépendants et avec la réalisation de nombreux monuments aux morts. Entre les deux guerres, il se joint au mouvement néo-classique proche de l'art grec. Après la Seconde Guerre mondiale, il est engagé pour la restauration de monuments au sein des parcs de Saint-Cloud, Versailles et Marly. Décédé en 1962, certaines de ses sculptures ornent des jardins publics comme son *Nu féminin marchant*, conservé au jardin de Rueil.

CHRISTOPHE Pierre-Robert (1881-1971)

Né à Saint-Denis en 1880, Pierre-Robert Christophe découvre l'art de la sculpture auprès de George Gardet, sculpteur animalier français membre de l'Académie des beaux-arts et de la Société des artistes français. Il participe plusieurs années au Salon des artistes où il reçoit plusieurs titres (mention honorable en 1897 et en 1899 et première médaille en 1923). Son talent lui attire de nombreuses commandes d'amateurs qui souhaitent conserver les effigies de leurs animaux de compagnie. Il partage quelques années un atelier dans Paris avec son ami Gaston Lachaise. Décédé en 1971 à Bordeaux, Christophe laisse derrière lui un véritable bestiaire animalier, inspiré par les Romantiques de siècles passés.

CSAKY Joseph (1888-1971)

Né en Hongrie, Joseph Csaky étudie à l'École Supérieure des Arts Décoratifs de Budapest dès l'âge de 14 ans. Il trouve cette formation trop classique et s'engage sur des chantiers de construction pour apprendre la taille directe sur pierre. Il part pour Paris en 1908. Il s'adonne au cubisme à partir de 1911 et participe au Salon d'automne et au Salon des indépendants jusqu'à la guerre. *La Figure habillée* de 1913 (musée national d'Art moderne, Paris) et la *Tête* de 1914 (musée de Saint-Étienne) constituent des témoignages précieux de cette première expérience cubiste dont peu d'œuvres ont été conservées.

Après une coupure due à la guerre, durant laquelle il combat en tant que volontaire dans l'armée française, son

œuvre marque pendant quelques années une évolution vers l'abstraction. Ses compositions sont alors des juxtapositions d'éléments géométriques proches des œuvres de Fernand Léger. Peu de temps après, Csaky abandonne cette veine abstraite pour d'autres recherches où réapparaît une forme de cubisme assagi.

On note un souci d'esthétisme manifeste dans l'œuvre de l'artiste, même dans les sculptures beaucoup plus figuratives auxquelles il se consacre désormais. Les jeunes femmes et les animaux qui constituent ses thèmes privilégiés témoignent d'une affinité certaine avec les tendances décoratives des années trente. Il a l'occasion à ce moment-là de travailler pour le collectionneur Jacques Doucet, qui encourage beaucoup ce style. C'est dans une telle ligne que se situe désormais la carrière de Csaky.

DEJEAN, Louis-Eugène (1872-1953)

Né à Paris en 1872, Louis Dejan est formé à l'École nationale des arts décoratifs avant de devenir un praticien de Carliès et de Rodin. Remportant quelques médailles au Salon des artistes français de 1890 à 1893, il est sans aucun doute influencé par la statuaire grecque présentée au musée du Louvre. Il modèle ainsi de nombreuses figures féminines en terre cuite que le critique d'art Martini décrit comme des « tanagras modernes ». Son art très lisse et appliqué évolue sous l'empire de Rodin vers plus de puissance avant de se rapprocher de Maillol. Rencontrant un premier succès en 1904 avec *La Parisienne*, il affectionne les statuettes de jeunes femmes vêtues à la mode du temps. Après la Première Guerre mondiale, il réalise le monument aux morts de la ville de Saint-Ouen, une monumentale statue de la Paix pour la grande salle à manger du paquebot Normandie ainsi qu'une Nymphe couchée pour le bassin du palais de Tokyo. Il fait partie de la « bande à Schnegg », cercle où se réunissent de nombreux sculpteurs autour des frères Lucien et de Gaston Schnegg.



DESBOIS Jules (1851-1935)

Sculpteur et médailleur français, Jules Desbois naît en 1851 à Parçay-les-Pins. Après un court passage dans un atelier tourangeau, il intègre l'atelier d'Henri Bouriché à Angers vers 1867. En raison de

son talent, le Conseil Général lui alloue, deux ans plus tard, une bourse pour les Beaux-Arts de Paris. Il perfectionne sa technique dans l'atelier de Jules Cavalier, ancien élève de David d'Angers, où il étudie pendant cinq ans. En 1878, il rencontre Rodin sur le chantier de l'ancien palais du Trocadéro, et devient son ami. L'année suivante, il part aux États-Unis, où il travaille avec le sculpteur américain J.G. Adams Ward. Mais ne faisant pas fortune, il regagne la France trois ans plus tard et se tourne vers l'héliogravure, jusqu'à ce qu'il recroise Rodin. Ce dernier ayant besoin de nouveaux collaborateurs pour faire face aux nombreuses

commandes qui lui sont faites, le maître s'entoure alors d'artistes talentueux. Desbois revient à la sculpture et travaille en tant que praticien en 1884. Il aurait découvert en 1887 le modèle italien octogénaire Maria Caira qui lui sert pour la création de la *Misère* et qui inspire ensuite Claudel et Rodin.

Rodin lui apprend à se libérer de sa formation classique afin de développer une esthétique plus personnelle. Les deux artistes s'inspirent et s'influencent mutuellement, mettant à profit cette collaboration. Tout comme ses contemporains, Desbois s'intéresse à la condition humaine, au passage du temps et à ses effets sur le corps humain. Il se singularise de Rodin en exprimant compassion et humanisme. Il réalise ainsi un certain nombre d'œuvres en lien avec la représentation de la mort, de la vieillesse, toutes saisissantes de réalisme et très éloignées de l'académisme. Pour lui, « la sculpture est l'un des arts les plus accessibles ». Desbois acquiert à cette époque une notoriété et reçoit de plus en plus de commandes, y compris de l'État. Il est également présent dans de nombreux Salons. Celui de la Société nationale des beaux-arts où il expose *La Misère*, en 1894, représentation d'une femme âgée à l'allure décharnée fait sensation et lui assure la consécration. Mais Desbois est souvent à court d'argent. Peu enclin aux mondanités, il reste dans l'ombre de Rodin.

Considéré comme l'un des sculpteurs les plus importants de la fin du XIXe siècle, un musée lui est consacré dans sa ville natale à Parçay-les-Pins (Maine-et-Loire).



DRIVIER Léon-Ernest (1878-1951)

Il naît à Grenoble d'un père artisan gantier. Son père lui transmet son grand intérêt pour les beautés de la nature et de l'art. Léon-Ernest Drivier se passionne pour le dessin dès son plus jeune âge. A

treize ans, son professeur le surprend montrant un rouleau de croquis à un de ses camarades. Ce professeur en parle au directeur de l'école qui trouve qu'il a beaucoup de talent et qu'il doit cultiver son don. Il est pris dans l'atelier de Louis-Ernest Barrias (1841-1905) à l'Ecole des Beaux-arts mais n'y reste pas longtemps car la discipline artistique mise en place le gêne.

En 1907, il rentre dans l'atelier Rodin avec qui il travaille plusieurs années. Il réalise le buste officiel de *La France Victorieuse* en 1918 sur commande de l'état. Son style empreint de néo-classicisme se rapproche de Charles Despiau. Il devient membre de l'Académie des Beaux-arts à partir de 1943.



FENOSA Appel.Les (1899-1988)

Né à Barcelone dans un milieu cultivé, Appel.Les Fenosa est un sculpteur

espagnol. Il commence à travailler au sein du groupe Les Évolutionnistes dans l'atelier du sculpteur Casanova dès 1916. A cette époque, il rencontre Manolo et Gaudi, pères de l'architecture catalane, dont l'invention et le dynamisme créateur le fascinent. En 1920, refusant le service militaire, il décide de s'exiler en France. Après s'être arrêté quelques temps à Toulouse, il rejoint Paris en 1921. Il rencontre alors Pablo Picasso qui l'encourage à persévérer dans la sculpture, et lui achète un nombre important d'œuvres, devenant l'un de ses principaux acheteurs. Pendant ces années d'exil, il noue de nombreuses relations avec le milieu littéraire et en 1924, Max Jacob préface le catalogue de sa première exposition personnelle à la galerie Percier. De retour dans son pays natal en 1929, Fenosa participe activement à défendre la place de l'artiste dans la nouvelle société qui semble se dessiner. Retenu par la guerre civile espagnole, où il milite dans les rangs Républicains, il reste en Catalogne jusqu'en 1930. Peu à peu, sa réputation grandit en Espagne et il est désigné pour représenter son pays à la biennale de Venise en 1936. Mais la victoire des Franquistes le contraint à retourner cette fois-ci définitivement en France. Établi de nouveau à Paris, il reprend contact avec ses amis surréalistes et dans la discrétion de son atelier s'adonne entièrement à l'exercice de son art. Il engage alors son œuvre sans se laisser influencer par aucune mode et sans tomber dans les travers de l'académisme. Amoureux de la femme et du rêve, il est connu pour avoir réalisé une œuvre dans laquelle il relie la figure humaine aux métamorphoses. Cette association, il la partage avec ses compagnons tels que Giacometti, Moore ou Marini. Ses expositions personnelles sont préférées par les plus grands écrivains et poètes de son temps : Eluard, Cocteau, Supervielle, Ponge... Son œuvre se compose essentiellement de statuettes, même si elle comporte aussi quelques pièces monumentales. En 1981, l'Unesco lui commande une sculpture remise chaque année au lauréat du Prix de l'éducation pour la Paix. Il crée *L'Olivier*, symbole de paix et attribut du poète. D'importantes rétrospectives ont été consacrées à l'œuvre du sculpteur à Madrid comme à Paris.

GIMOND Marcel-Antoine (1894-1961)

Sculpteur français, il fait ses études à l'Ecole des Beaux-arts de Lyon où il est diplômé en 1917. Il est élève du sculpteur Aristide Maillol (1861-1944). Il expose au Salon des Indépendants et au Salon d'Automne en 1922. Entre 1946 et 1960, il dirige un atelier à l'Ecole des Beaux-arts de Paris où passent notamment César Baldaccini, Jacques Coquillay, Charles Correia... Marcel Gimond est surtout connu pour ses bustes de personnalités politiques et artistiques, à l'instar de notre buste de Des Courières (1949) qui fait partie d'une série de bustes de volumes sphériques ou ovoïdes des plus fascinants. Nous retiendrons cette citation de l'artiste : « aller toujours le plus loin possible, essayer de fixer ce qu'il y a d'éternel dans chaque visage ».



GODCHAUX Roger (1878-1958)

Né à Vendôme en 1878, Roger Godchaux est un artiste multiple, dessinant et sculptant à volonté les objets qui l'entourent. Elève de Aldler et de Jérôme, il arrive sur Paris et tente en 1894 le concours

d'entrée pour l'École des Beaux-Arts. Grand admirateur de Barye, dont il achète un grand nombre d'œuvres, il s'oriente vers la sculpture animalière. En 1896, il entre à l'Académie Julian. Quelques années plus tard, il expose ses premiers travaux où les fauves et les éléphants prennent une place de choix. Réformé en 1914, il est affecté aux bureaux du ministère de la Guerre et met ses talents de dessinateur au service de la propagande pour les Alliés. Après plusieurs expositions et récompenses, il se démarque avec une sculpture en bronze d'un éléphant exposée au Salon des Artistes Animaliers en février 1928. L'œuvre achetée par l'État lui offre la possibilité de se faire connaître par la scène internationale. Ami de Valette et de Suisse avec qui il travaille régulièrement au Jardin des Plantes, il signe en 1937 un contrat avec la Manufacture de Sèvres pour l'édition de terres cuites. Contraint de porter l'étoile jaune, il vit une période trouble pendant les années de guerre avant de retrouver une stabilité après 1946 en occupant un atelier parisien. Il travaille essentiellement par modelage de la terre, traitant les surfaces par lissage et stries obliques. Il effectue aussi quelques œuvres par taille directe du bois. Proche de Paul Jouve, son travail laisse des textures apparentes afin de rendre la peau des animaux vivante, tactile. Jouant sur les attitudes, il confère à ses félins une aura unique, les animant par un léger mouvement ou au contraire par un sursaut de vie.

GUYOT Georges-Lucien (1885-1973)

Peintre, graveur, sculpteur et illustrateur, Georges-Lucien Guyot naît à Paris en 1885. Dès son plus jeune âge, il fait preuve de capacités artistiques flagrantes. Issu d'une famille modeste, il abandonne l'idée de poursuivre des études d'art et fait son apprentissage auprès d'un sculpteur sur bois en reproduisant des œuvres anciennes. Elève assidu, il étudie les diverses espèces végétales et animales du Jardin des Plantes et notamment les fauves. Les animaux sauvages deviennent ses sujets de prédilection. Intégrant l'École des Beaux-Arts de Rouen, il participe aux plus importantes expositions parisiennes dont le Salon des Artistes Français et le Salon des Indépendants desquels il repart récompensé. Il est également invité au Salon des Tuileries et au Salon des Peintres Témoins de leur Temps. Figure familiale de Montmartre, il y installe son atelier et devient l'hôte du Bateau-Lavoir en pleine ère cubiste. En 1931, il rejoint le « groupe des Douze », créé par Pompon et Poupelet, qui rassemble des sculpteurs comme Jouve ou Jouclard. Grand connaisseur de l'anatomie animale et des comportements

sauvages, Guyot retranscrit avec vigueur et vérité ses sujets. Devenu maire de la commune de Neuville-sur-Oise à la Libération, il faut attendre 1970 pour voir sa première exposition personnelle. Il est l'auteur du bronze doré *Chevaux et chien* du grand bassin du Palais de Chaillot, réalisé pour l'exposition de 1937. Il est également connu pour ses ours, qu'il se plaît à mettre en scène dans diverses positions, tout en respectant leur envergure naturelle. Son *Grand Ours* acquis par le zoo de Vincennes est aujourd'hui visible au Jardin des plantes. On reconnaît dans ses œuvres l'influence de Pompon, de par la simplicité et la vigueur qui transparaît. On sent également une volonté propre d'animer la matière, en évitant les surfaces trop lisses.

HOETGER Bernard, (1874-1949)



Sculpteur et peintre allemand de la période expressionniste, Hoetger est le fils d'un forgeron originaire d'Hörde. Il suit à Detmold des cours de sculpture de 1888 à 1892 puis dirige un atelier dans une église. Passant par l'Académie des beaux-arts de Düsseldorf, il séjourne à Paris où il est influencé par l'œuvre d'Auguste Rodin dans l'atelier duquel il fait aussi la connaissance de Paula Modersohn-Becker. Plus tard, il se familiarise avec le travail d'Antoni Gaudí et est appelé dans la colonie artistique de Darmstadt, où il s'installe en 1911. Trois ans après, incité par Modersohn-Becker, il se rend à Worswede où il découvre par l'intermédiaire du mécène de Brême, Ludwig Roselius, ce qui va devenir l'œuvre de sa vie : l'édification de la rue Böttcherstraße. Il y réalise, dans un style expressionniste, des projets architecturaux et des bas-reliefs impressionnants. Alors qu'il est invité par son protecteur à sympathiser aux idées du national-socialisme, sa tentative de gagner le parti à ses convictions artistiques échoue. En effet, son travail, loin d'être du goût d'Hitler, est qualifié par ce dernier lors d'un congrès à Nuremberg en 1936 « d'art dégénéré ». Expulsé, il s'installe en Suisse en 1946 jusqu'à son décès. Son travail reste fidèle au mouvement expressionniste qui a de grandes répercussions en Allemagne. En effet, au début du siècle, l'Allemagne traverse une période de crise profonde dans un climat social tendu avec la Première Guerre Mondiale. Les artistes sentant venir la guerre expriment alors leur sentiment visionnaire dans des images particulièrement violentes. C'est alors que se forme le célèbre groupe « Die Brücke » à Dresde en 1905 autour de personnalités comme Heckel ou Kirchner, plus tard Otto Dix. Les expressionnistes allemands cherchent avant tout une peinture capable d'exprimer les problèmes humains, comme un cri de désespoir lancé en réaction à cette société qui n'offre qu'un avenir fade. La forme est brute, nerveuse et la déformation des corps est utilisée pour faire rejaillir le sentiment intérieur sur la réalité figurative.

LAFAYE Lucien (1896 - 1975)

Lucien Lafaye fait son apprentissage auprès de Fontaine et de Rouillière-Peulier. Dès 1922, il expose ses œuvres dans les Salons. On lui reconnaît en plus de la sculpture l'activité de médailler. Il est notamment cité dans le catalogue de l'exposition « L'humour et la médaille » à la monnaie de Paris qui s'est déroulée au Musée Monétaire de Paris du 15 mai au 15 octobre 1981.



LANDOWSKI Paul (1875-1961)

Né à Paris le 1er juin 1875, Paul Landowski effectue ses études secondaires au collège Rollin. Il en repart avec une importante culture littéraire et avec une admiration pour les récits fantaisistes et sensuels des auteurs antiques. Poursuivant des études de lettres, il rencontre en 1892 Henri Barbusse, avec lequel il partage sa vision de l'humanisme militant. Dessinant de plus en plus, il entre en 1893 à l'Académie Julian où il suit les cours de Jules Lefebvre, savant professeur à qui Paul doit en partie sa maîtrise particulière dans la réalisation de portraits et de nus. Parallèlement, il est chargé par le professeur Eraboef de dessiner les planches anatomiques pour son cours à l'École de médecine. Perfectionniste, il est convaincu qu'il est nécessaire de posséder un savoir technique irréfutable pour se mesurer à l'art. Ainsi, en 1900, il remporte le Premier Grand Prix de Rome de sculpture avec un *David combattant*, qui lui permet de partir quatre années durant à Rome, à la Villa Médicis. Cette visite lui permet de confirmer son goût pour l'art classique. Étudiant avec soin l'art antique et l'art de la Renaissance, il voyage également en Tunisie où il découvre avec émerveillement une permanence de l'orient antique. C'est cette expérience qui l'amène à étudier l'Orient dans ce qu'il a de plus romantique avec l'étude de personnages emblématiques comme un *Fakir* ou encore une *Charmeuse de serpents*.

LEONARD Agathon (1841-1923)

Né à Lille en 1841, ce sculpteur d'origine belge étudie à l'Académie des Beaux-arts de Lille puis à celle de Paris où il s'installe durablement. Praticien auprès de Jean-Baptiste Carpeaux (1827-1875) pour la *Fontaine de l'Observatoire*, il devient l'élève du sculpteur Eugène Delaplanche. Le 23 mai 1887, il obtient la nationalité française et peut désormais exposer au Salon des artistes français. Il y expose jusqu'en 1895. Très impliqué et étant reconnu comme sculpteur du style « Art Nouveau », il présente à l'exposition universelle de 1900 son chef d'œuvre *Le jeu de l'écharpe* qui le rend très célèbre. Dès lors, la manufacture de Sèvres édite toutes ses statuette en biscuit en plusieurs exemplaires. Nous présentons à l'exposition une de ces statuette, *La danseuse au cothurne*, en bronze doré, ciselé par Mangenot et réalisé par la fonderie Susse.

Les sculptures composant le jeu de l'écharpe sont très recherchées par les collectionneurs. Cet ensemble fait partie des sculptures les plus emblématiques de l'art nouveau, aux côtés de la célèbre *Loïe Fuller* de Raoul Larche (1860-1912).

MAGROU Jean-Marie-Joseph (1869-1945)

Sculpteur français originaire de l'Hérault, Magrou naît en 1869 à Béziers d'une famille d'artistes. Après des études réussies où il se distingue par sa passion pour le grec, le latin et la mythologie, il désire devenir sculpteur. Pour cela, il rentre à l'École des Beaux-arts de Paris. Il a d'abord comme professeur Gabriel Thomas (1824-1905), puis Jean-Antoine Injalbert (1845-1933). Il tente et réussit le Prix de Rome mais refuse de séjourner à la Villa Médicis. Il est l'auteur de nombreuses sculptures monumentales et de monuments aux morts. Il est membre du jury de sculpture et obtient le titre de la Légion d'Honneur.

Nous présentons une version en bronze de la sculpture *Monument au Génie Latin* fondue par Siot Decauville et datée 1921, qui est très probablement une pièce unique. La version en marbre blanc commandée par l'État, placée dans les Jardins du Palais Royal le 12 juillet 1921, est monumentale. Le tout Paris est là pour l'inauguration, plusieurs discours sont prononcés et la Garde Républicaine fait même entendre les sonneries anciennes. Cette sculpture a été déplacée en 1992 pour être installée au rond-point Maurice Noguères à Béziers, ville natale de Jean-Marie-Joseph Magrou.



MARTEL Jean et Joël (1896-1966)

Les artistes français Jean et Joël Martel naissent à Mollin en Vendée en 1896.

S'ils sont décorateurs, ces frères jumeaux sont principalement connus pour leurs sculptures, alternant les matériaux : le bronze, la terre cuite, le bois et la pierre. Ils signent leurs œuvres de « J. Martel », afin que personne ne puisse déterminer qui de l'un ou de l'autre a réalisé la figure. Formés à l'École des Arts Décoratifs de Paris, ils produisent un grand nombre d'œuvres : des monuments, des bustes, des statues et des médailles. Ils s'intéressent tout particulièrement aux représentations animales. Ils participent aux mouvements d'avant-garde de leur temps, comme le Constructivisme et le Néo-Plasticisme. Le critique d'art Waldemar-George dit à leur sujet : « Si le cubisme est leur point de départ, ils révèlent ses racines ». Ils sont également influencés par les lois du nombre d'or, l'art africain et le folklore vendéen. Leur histoire se termine de manière tragique, puisque ces deux frères décèdent à six mois d'intervalle à Paris en 1966 : Joël d'une maladie, puis Jean d'un accident de voiture.



MARTIN Raymond (1910-1992)

Né à Paris en 1910, Martin Raymond est un sculpteur français issu de la première promotion de l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art (1925). Il a pour professeur Jules

Jouant, qui le guide vers la sculpture alors que d'instinct il se destinait à la peinture. Durant cette période, il fait la connaissance de Robert Wlérick, de qui il sera le fidèle disciple et envers lequel il vouera une profonde admiration. En 1932, il s'affirme et réalise sa première exposition à la galerie Paquereau à Paris. La reconnaissance officielle ne tarde pas et il voit son *Buste de Merger* acheté par la ville de Paris. Nommé sociétaire au Salon d'automne, avec l'achat par l'Etat de la *Tête d'Eve* en bronze, son père lui fait construire un atelier à Cachan, rue Auguste Rodin où il demeure toute sa vie. En 1932, il obtient le prix Blumenthal et en 1938, il participe au concours pour la commande officielle d'une statue équestre pour un monument au maréchal Foch, qu'il obtient en collaboration avec Wlérick. Ce dernier décédant en mars 1944, Raymond termine seul l'importante commande du monument, qui est inauguré en 1951 au centre de la place du Trocadéro, à Paris. L'œuvre engendre une réelle polémique notamment par rapport à sa taille et à la représentation du maréchal tête nue, portant une épée au lieu d'un sabre.

Pendant ce temps, il expose chaque année au Salon des Tuileries. Nommé professeur à l'Académie de la Grande Chaumière à Paris où il reste de 1941 à 1944, il est élu parallèlement professeur à l'École nationale supérieure des arts décoratifs en remplacement de Marcel Gimond. Fort de son succès, il se voit confier en 1973 par la Tunisie l'exécution d'une statue équestre pour un Monument au président Habib Bourguiba et d'une fontaine érigés à Sfax, à l'occasion des soixante-dix ans du chef de l'Etat. Il participe quelques années plus tard à l'ensemble architectural du parvis de la cathédrale d'Orléans. L'année 1985 est marquée par trois expositions importantes de son œuvre. Toutefois, il n'en oublie pas son amour pour le dessin qui est pour lui indispensable à sa création et à l'épanouissement de son œuvre, ces dessins lui permettant de transcrire les ombres, les lumières et les volumes du corps humain. Le lien entre le dessin et la sculpture se développe sur un tout autre plan, plus secret, moins utilitaire, celui de la vision en profondeur de la forme, avec des constantes, ses rappels, ses obsessions.

NAVELLIER Edouard-Félicien-Eugène (1865-1944)

Graveur, sculpteur et peintre français, Edouard Navellier est né en 1865 à Paris. Connu pour ses bronzes animaliers, il est le fils du graveur sur bois Narcisse Navellier et le neveu du sculpteur François Jouffroy. Suite à un accident quand

il est âgé de 5 ans, il passe plusieurs années à ne pouvoir sortir qu'accompagné d'une de ses sœurs au Jardin des plantes de Paris. De son fauteuil roulant, il reste des heures durant face aux animaux dans les cages, à les observer et à les dessiner. Plus tard, de nombreuses et douloureuses opérations à la jambe lui procurent une relative autonomie. Autodidacte, il passe par la suite du dessin et de la peinture à la sculpture, et affectionne particulièrement le bronze. Ses créations (environ 80 modèles) sont très réalistes et précises. Plusieurs styles émanent de ses bronzes : si certains sont figuratifs, parfaitement finis, d'autres sont plus bruts, laissant visible la force des coups de spatules et d'ébauchoirs.

OSOUF Jean (1898-1996)

Osouf est d'abord négociant en vins, comme son père. Ruiné par la bataille de la Marne, il se reconvertisse dans le commerce de la toile, qu'il lâche rapidement, malgré sa réussite, pour ouvrir une librairie. Il se met à lire énormément. Un ami, qui découvre une statuette modelée par l'artiste, l'encourage à s'inscrire à l'Académie scandinave. Osouf arrête alors la librairie pour se plonger dans le monde de l'art, en compagnie notamment de Maillol et corrigé par Despiu. Il se lie d'amitié avec Malfray, Manolo et Cornet. Il se passionne aussi pour la cathédrale de Chartres qu'il visite de nombreuses fois avec son ami Houvet qui en est le gardien. De là naît une passion du Moyen-Age qui influence en partie son œuvre. Protestant, il se convertit au catholicisme.

Il participe à de nombreuses expositions à Paris et en Europe. Ses sculptures sont représentées au musée de La Haye, au musée d'arts modernes de Paris et au musée de Tokyo. Il est nommé professeur à l'académie Ranson et à l'académie de la Grande Chaumière.

PARIS René (1881-1970)

Sculpteur animalier français, René Paris étudie sous l'égide de Thomas, Georges Gardet et Victor Peter. Spécialisé dans la sculpture des chevaux, il est capable de capter le mouvement et la grâce de ses modèles. Il expose au Salon à Paris en 1897, puis, à partir de 1906, au Salon des Artistes Français où il remporte une mention honorable en 1907, une médaille en 1912, une médaille d'argent en 1944 et une médaille d'or en 1920. Il devient également membre du jury de sculpture.



PETERSEN Armand (1891-1969)

Considéré comme l'un des plus grands sculpteurs animaliers français, Petersen naît le 25 novembre 1891 à Bâle en Suisse. Il entre à l'École d'Art Industriels de Genève dans la classe d'orfèvrerie et de ciselure. En 1914, il s'installe d'abord à Paris pour poursuivre ses études puis part en

Hongrie pendant quatre ans dans l'atelier du sculpteur Béla Markup, qui l'initie au modelage et surtout à l'étude animalière. Ce dernier lui fait découvrir les animaux au parc zoologique de Budapest. Sa préférence pour l'étude animalière s'affirme en 1925 lorsqu'il travaille à la fauverie du Jardin des Plantes et se joint au groupe des adeptes de Pompon qui enseigne un apprentissage ad-vivum (d'après-nature). En 1927, il est invité par Edgar Brandt à participer dans sa galerie d'art à une exposition sur les animaliers, aux côtés de Sandoz, d'Artus, de Bigot et de Pompon. Il est alors remarqué notamment par la Manufacture de Sèvres qui cherche dans l'art contemporain de l'époque des œuvres pour les adapter à sa matière récente, le grès. Très vite Pompon et Petersen sont comparés bien que ce dernier se démarque par une recherche d'animation constante de ses modèles. Toujours sur le qui-vive, ses canards, lapins et autres espèces semblent animés de l'intérieur. « Il travaille sa matière aussi précieusement que l'or. L'art de Petersen a quelque chose de religieux et c'est cette spiritualité dont son œuvre est imprégnée qui lui donne un cachet si rare et lui permet de trancher sur les productions des autres animaliers » (Yvon Lapquellerie, dans la revue *L'amour de l'Art*).

Devenu français en 1935, Petersen subit les ravages de la guerre. En 1942, les fonderies ne sont plus pour les artistes qu'un souvenir, l'année touche sévèrement tout le monde, les animaux du Jardin des Plantes sont abattus en raison d'un manque de nourriture. Arrêté en 1943 par les Allemands suite à la dénonciation d'un artiste autrichien voisin, il est libéré de justesse par l'intervention de sa belle-fille. Armand Petersen reçoit de nombreuses commandes de l'état français. On trouve un grand nombre de ses œuvres au sein des musées français et étrangers comme un *Hippopotame* au Musée d'Orsay. Sa dernière œuvre, une *Panthère* dont il entreprend un dernier agrandissement en 1969, est fondue à titre posthume par la fonderie Godard.



POISSON Pierre-Marie (1876-1953)

Sculpteur français originaire des Deux-Sèvres, il naît à Niort en 1876. A partir de 1893, il rentre à l'Ecole des Beaux-arts de Toulouse où il reste trois ans. Il apprend notamment

le travail du plâtre. Il poursuit sa formation dans l'atelier de Louis-Ernest Barrias (1841-1905). Il obtient une allocation pour la Villa Abd-el-tif à Alger, l'équivalent de la Villa Médicis de Rome. Il y séjourne pendant six ans, ce qui influence fortement sa sculpture. Il y sculpte des danseuses typiques de cette région. Il est notamment l'auteur d'un buste de Marianne commandé en 1932 par le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-arts pour remplacer celui du sculpteur Jean Antoine Injalbert (1845-1933). Il collabore à la création de décors pour les paquebots le France, l'Île de France et le Normandie. Nous retiendrons cette citation de

l'artiste : « Il convient en premier lieu que l'artiste cesse de se considérer comme un être d'exception. Nous sommes d'abord des artisans, récompensés avant tout de notre tâche par la joie de vivre du plus beau métier ».

PRIVAT Auguste-Gilbert (1892- 1969)

Sculpteur et aquarelliste, Gilbert Privat doit sa fibre artistique à son père, sculpteur sur bois, qui le forme dans son atelier. Il s'inscrit ensuite à l'Ecole des Beaux-Arts de Toulouse, puis à l'école nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, où il est l'élève de Jules Coutan.

Il est mobilisé lors de la Première Guerre Mondiale. A son retour, il commence à exposer dans les salons parisiens, notamment en 1921 au Salon des Artistes Français. Il expose également au Salon d'Automne et au Salon du Dessin et de la Peinture à l'eau. Il est membre du Jury des Artistes Décorateurs.

Il se fait un nom auprès des artistes de son temps, notamment par le biais de nombreuses expositions personnelles comme à Paris à partir de 1932, à Lourdes de 1941 à 1943, à Toulouse en 1942 et dans d'autres villes du Sud de la France. Il est décoré de nombreuses fois : prix de Rome avec mention en 1921, médaille d'argent du prix de Rome en 1925, médaille d'or en 1926 au Salon des Artistes Français, médaille d'or de la Société des Arts, des Sciences et des Lettres, médaille d'argent de la ville de Paris. Il est nommé chevalier de la Légion d'Honneur en 1948.

Il est aussi à l'origine de nombreuses réalisations de travaux monumentaux, comme des monuments aux morts, des monuments à la Résistance, des fontaines décoratives, etc.

REYMOND, Casimir (1893-1969)

Artiste peintre, dessinateur et sculpteur, Casimir Reymond est originaire de Vaulion dans le Jura. Il entre en 1908 à l'Ecole normale de Lausanne où il se lie d'amitié avec Marcel Poncet. Il quitte Lausanne en 1909 pour l'Ecole des beaux-arts de Genève. Après plusieurs divergences, il part en 1913 alors même qu'une grande exposition de ses peintures le distingue sur la place lausannoise. Mobilisé durant la Première Guerre mondiale, il découvre la sculpture et s'entraîne en autodidacte. Il participe en 1915 aux travaux de la nouvelle église de Grange-Canal à Genève. Sa première sculpture publique date de l'après-guerre : un bas-relief biblique dans la chapelle de Montfaucon à la cathédrale de Lausanne. Cette œuvre interpelle Félix Vallotton qui l'encourage à s'installer à Paris. En 1921, il s'y établit, affilié à la Galerie Rodrigues, s'adonnant encore un peu à la peinture bien que la sculpture de bustes et de nus l'occupe en grande partie. Il réalise alors des bustes impressionnants d'artistes de son temps, comme Félix Vallotton (1923) ou Charles Ferdinand Ramuz (1927). Il se sépare de sa femme et revient à Lausanne en 1925 où il taille les *Caritides* du Tribunal fédéral. De retour à Paris de 1929 jusqu'à 1932, il fréquente des artistes vaudois et voit quotidiennement le sculpteur Charles Despiau. Il pratique alors occasionnellement la critique d'art pour surmonter la grave crise économique.

Nommé professeur à l'Ecole cantonale de dessin de Lausanne en 1932, il en assume ensuite la direction. Un grand nombre de commandes, tant publiques que privées, vont être alors réalisées dans l'atelier qu'il acquiert à Lutry en 1934. Passionné par l'art, il étudie également le vitrail. Une fois à la retraite, il explore des formes sculpturales de moins en moins figuratives. Il est le premier lauréat du prix de la Fondation Wilhelm Gimmi en 1968. Les derniers mois de sa vie sont consacrés à la création de la fondation portant son nom. Son œuvre aussi bien picturale que sculpturale se réfère à la recherche de force et de vitalité. Fier de ses origines modestes, il bannit tout luxe et artifice, taillant par exemple en 1914 le buste de son père dans une borne agraire. Ses qualités lui valent l'épithète « d'artiste classique » et même s'il reçoit un nombre important de commandes monumentales, il affirme que le petit format lui convient mieux. Excellant dans l'étude du nu, la sensualité de son chef-d'œuvre *La Vendange* (1943, parc du Denatou, Lausanne) déclenche une polémique mémorable.



SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971)

Edouard-Marcel naît à Bâle, en Suisse, le 21 mars 1881. Sculpteur des hommes et des animaux, son œuvre compte aujourd'hui près de deux mille pièces dont deux cents

modèles de porcelaine. Autodidacte, il s'exprime aussi bien dans le bronze que dans la céramique, la taille directe ou encore la peinture de fleurs et de paysage. Formé à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris à partir de 1905, il suit les cours du sculpteur Antonin Mercié et du peintre Ferdinand Cormon. Pendant la Première Guerre mondiale, il entre en relation avec Théodore et William Haviland, alors directeurs de l'une des plus importantes manufactures de Limoges. Dès 1921, il crée pour la compagnie Porcelaine de Paris des animaux en tout genre, ornant carafes et services de thé. À la mort de son père en 1928, il hérite du domaine Le Denantouin qu'il transforme en atelier. Inspiré par l'Art nouveau et ses formes souples et harmonieuses, il se concentre par la suite sur l'étude de l'animal. La dominante animalière de son œuvre l'amène justement à donner vie à la Société Française des Animaliers en 1933. Cet engagement au service de ses confrères artistes le conduit à présider près de vingt ans la Fondation Taylor. Participant régulièrement aux manifestations artistiques de son temps, il montre son travail dans le pavillon de la Société des Artistes Décorateurs dans l'exposition universelle de 1947 à Paris. Devenu membre de l'Académie de Paris des Beaux-Arts de l'Institut de France et commandant de l'Ordre des Arts et Lettres, l'université de Lausanne lui décerne en 1959 un doctorat honoris en géologie et botanique. Bien qu'attiré par les autres matériaux, il continue de préférer le bronze car il lui permet de jouer sur différentes parties. Ses bronzes se caractérisent par l'utilisation de contrastes géométriques, par une surface lisse et une patine influencée par le mouvement Art

déco. En étudiant avec soin ses modèles, il parvient à saisir toutes leurs nuances. Sa curiosité intellectuelle et sa rigueur technique en font un des sculpteurs les plus appréciés de son temps.



SARRABEZOLLES Carlo (1888-1971)

Né le 27 décembre 1888 à Toulouse, Charles Sarrabezolles dit Carlo commence son apprentissage en 1904 à l'Ecole Supérieure des Beaux-arts de Toulouse. Bon

élève, il rejoint trois ans plus tard l'Ecole des Beaux-arts de Paris dans l'atelier des sculpteurs Antonin Mercié (1845-1916) et Laurent Marquestre (1848-1920). Participant chaque année, malgré son jeune âge, au concours du Prix de Rome, il remporte en 1914 le second grand prix. Toutefois la déclaration de guerre l'empêche de rejoindre la Villa Médicis. Après la guerre, il réalise sa première œuvre monumentale, *L'âme de la France*, qui reçoit la médaille d'argent au Salon des artistes français et le prix National. Fort de cette réussite, il installe son atelier 16 rue des Volontaires à Paris 15ème. Il y reste jusqu'à sa mort. S'orientant de plus en plus vers une sculpture monumentale, l'artiste participe aux reconstructions d'après-guerre et travaille en collaboration avec des architectes. Il est l'initiateur de la technique dite de la taille directe de béton, (utilisée pour la première fois en 1926 pour le campanile de Villemomble en Seine-Saint-Denis). Ici, il n'est donc plus question de moule ou de maquette, il s'agit de tailler dans la masse du béton rapidement et par assises successives. Les réalisations relèvent de la performance et permettent d'éveiller une façade ou un mur avec des figures humaines sculptées. L'artiste reçoit beaucoup de commandes en France et à l'étranger. Les deux sculptures en pierre présentes à notre exposition proviennent d'une commande privée. En 1971, Sarrabezolles décède brusquement dans son atelier. Une exposition rétrospective intitulée *De l'esquisse au colossal* a eu lieu en 2008.

TOURGUENEFF Pierre-Nicolas (1853-1912)

Tourgueneff naît en France de parents russes d'une famille de la haute aristocratie. Son père, impliqué dans le complot décembre 1825, s'exile en France. Bien que gracié par le tsar en 1856, il choisit de rester en France et fait l'acquisition d'un hôtel particulier à Paris et d'une grande propriété en province. C'est dans ces conditions de luxe et auprès de ses chevaux que Pierre-Nicolas s'élève. Il se passionne très vite pour la sculpture, notamment équestre et principalement animalière. Son père le fait entrer en 1865 dans l'atelier d'un des plus grands professeurs de l'époque, celui de Frémiet. Pris d'incertitude, il n'expose au Salon des artistes français qu'à partir de 1880. La critique lui étant favorable, il y expose ensuite régulièrement. Il est régulièrement sollicité par le fondeur Susse et reçoit des com-

mandes de musées russes et français. Il meurt brutalement à l'âge de 62 ans. Ces œuvres peu présentes sur le marché de l'art sont recherchées par les collectionneurs du monde entier.

VENARD Salomé (1904-1987)

Née à Paris en 1904, docteur en droit, Salomé Vénard se forme en autodidacte à la sculpture. Elle expose au salon d'automne de 1937-1938 sous le nom de Salomé-Charles Venard. Elle participe également à divers salons annuels, notamment au salon de la jeune sculpture. Recevant les conseils de Robert Wléric (1882-1944), de Matéo Hernandez (1884-1949) et de Henri Laurens (1885-1954), elle adopte la technique de la taille directe. En 1943, la Galerie Jeanne Castel située à Paris organise une exposition de sculptures de l'artiste.



VIGOUREUX Pierre (1884-1965)

Né à Avallon en 1884, Pierre Octave Vigoureux est l'auteur de plusieurs sculptures monumentales publiques réalisées dans les années 1920 et 1930. Initié à la sculpture sur bois, il réalise ses premières ébauches en argile à l'âge de seize ans, dans l'atelier de son père. Il est alors encouragé à monter sur Paris par le sculpteur bourguignon Jean Dampy, dont l'œuvre est rattachée au courant symboliste, et par l'avallonnais Georges Loiseau-Bailly. En 1902, il intègre l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris où il suit les cours d'Hector Lemaire. Vigoureux signe alors ses premiers succès, notamment au Salon des artistes français. La critique lui reconnaît « une grande maturité » alors qu'il n'a que vingt ans. Capable de porter un regard attentif et contemplatif sur le monde, il sait aussi saisir à travers ses œuvres « l'essence de la vie ». Mettant son talent au service des collectivités, il s'installe après la Première Guerre mondiale à Nanchèvre puis à Avallon. Durant cette période, il réalise de nombreuses commandes de monuments aux morts et d'œuvres religieuses dont une dizaine de statues de Jeanne d'Arc. La découverte de la pierre tendre chez un marbrier de l'Oise marque un véritable tournant dans son parcours. « Elle est très docile sous le ciseau et peut se travailler sur les genoux, explique-t-il à l'époque. Lorsque l'ébauche est assez avancée, on trempe le bloc dans un bain à base de silicate, ce qui permet plus de fermeté et de franchise dans la taille. » Plus tard, il reprend le principe des santons provençaux et crée des modèles bourguignons. En 1934, il crée « les petites pierres » sur des thèmes variés, figures de la vie parisienne, scènes de rue... Devenu directeur de l'École Nationale des Beaux-Arts de Dijon de 1935 à 1942, il est nommé commissaire régional à l'Exposition Internationale de Paris en 1937.

Ici, *l'Ève au serpent* impressionne par sa composition monumentale et son traitement fluide. En mouvement, reprenant l'ondulation du serpent, la jeune Ève tient dans une

main une pomme, et dans l'autre main ses cheveux longs. Délicatement, le serpent commence à s'enrouler autour de son corps totalement nu. Ève possède des formes arrondies afin de rappeler son rôle crucial en tant que première mère des hommes. Elle possède une grâce naturelle tout en incarnant la force. Le soin avec lequel est traitée la peau du serpent montre tout le talent de l'artiste qui sculpte dans une pierre particulièrement difficile à tailler.



WLERICK Robert (1882-1944)

Sculpteur français, il naît à Mont-de-Marsan. Son père étant ébéniste et antiquaire, il est sensible à l'art. Il rentre à 17 ans à l'école des Beaux-arts de Toulouse. Après deux années d'études, il s'installe à Paris. Il préfère suivre des cours d'études d'après des modèles vivants plutôt que de s'inscrire à l'école des Beaux-arts de Paris, où l'enseignement est plus académique. Son ami Charles Despiau (1874-1946) lui fait rencontrer le groupe de sculpture « la bande à Schnegg ». Assez rapidement, il change son approche de la sculpture : il efface tous les détails décoratifs pour obtenir une sculpture de plus en plus dépouillée. À partir de 1929, il enseigne à l'école des Arts Appliqués à l'industrie et ce pendant 20 ans. Il remplace Antoine Bourdelle à l'Académie de la Grande Chaumière, célèbre foyer de la vie artistique et intellectuelle. Cette école est dédiée à la fois à la peinture et à la sculpture. De nombreux élèves y sont passés, notamment Louise Bourgeois (1911-2010), Germaine Richier (1902-1959) et Zao Wou-Ki (1920-2013). Il enseigne à Raymond Martin. Il est également passionné de dessin, il continue à dessiner jusqu'à ses derniers jours. Il laisse derrière lui une œuvre riche et moderne.



YENCESSE Hubert (1900-1987)

Né d'un père médailleur et d'une mère artiste peintre, Hubert Yencesse commence à sculpter depuis son plus jeune âge. En 1919, il entre à l'École des Beaux-arts de

Dijon où enseigne son père. Il rencontre le sculpteur François Pompon (1855-1933) dont il devient l'élève. En 1934, il obtient le prix Blumenthal, ce qui lui permet de s'installer dans son atelier à Paris. Il rencontre ensuite Aristide Maillol (1861-1944) et devient son disciple et collaborateur jusqu'en 1936. Il reçoit de nombreuses commandes publiques tout au long de sa carrière. Pendant vingt ans, il enseigne aux Beaux-arts de Paris où César Baldaccini (1921-1998) lui succédera. Une rétrospective lui est consacrée au Musée Rodin en 1972. Nous présentons à l'exposition *Diane et son arc* (1943), en bronze ainsi qu'en plâtre. Cette sculpture est présente dans les collections de la Piscine de Roubaix, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris et également au Musée des Beaux-arts de Dijon.

- ARONSON Naoum (1873-1943),**
Buste de jeune fille - page 8
- BELMONDO Paul (1898-1982),**
Femme à la serviette - page 9
- BELMONDO Paul (1898-1982),**
Nu d'homme - page 10
- BELMONDO Paul (1898-1982),**
Nu féminin se tenant le sein gauche - page 11
- BELMONDO Paul (1898-1982),**
Femme et angelot - page 12
- BERNARD Joseph (1866-1931),**
Jeune fille à sa toilette - page 13
- BERTONI Flaminio (1903-1964),** *Chiot* - page 14
- BITTER Ary Jean Léon (1883-1973),**
Serre-livres éléphants - page 15
- CHAUVEL Georges (1886-1962),**
Bain de champagne
- CHRISTOPHE Pierre-Robert (1881-1971),**
Poulain - page 16
- CSAKY Joseph (1888-1971),**
Mme Jacqueline Bernadac »
- DEJEAN Louis Eugène (1872-1953),**
Femme nue agenouillée se coiffant - page 18
- DESBOIS Jules (1851-1935),**
Coupe champignon - page 19
- DESBOIS Jules (1851-1935),**
L'arc ou la Dryade au saule - page 20
- DESBOIS Jules (1851-1935),** *L'orgueil* - page 21
- DESBOIS Jules (1851-1935),** *La Vigne* - page 22
- DESBOIS Jules Jules (1851-1935),**
Léda et le cygne - page 23
- DESBOIS Jules (1851-1935),**
Léda et le cygne - page 24
- DESBOIS Jules (1851-1935),**
Le coup de vent - page 25
- DESBOIS Jules (1851-1935),**
Masque de femme l'Été - page 26
- DESBOIS Jules (1851-1935),** *Pichet femmes*
- DRIVIER Léon-Ernest (1878-1951),**
Femme - page 27
- FENOSA Appel.Les (1899-1988),**
Henriette - page 30
- GIMOND Marcel (1894-1961),**
Buste du collectionneur Des Courrières - page 31
- GODCHAUX Roger (1878-1958),**
Lionceau assis - page 32
- GODCHAUX Roger (1878-1958),**
Panthère marchant - page 33
- GUIRAUD RIVIERE Maurice (1881-1947),**
Enigme - page 29
- GUYOT Georges-Lucien (1885-1973),**
Ours debout - page 34
- GUYOT Georges-Lucien (1885-1973),**
Tête d'ours - page 36
- GUYOT Georges-Lucien (1885-1973),**
Singe Hamadryas assis genou replié - page 35
- HOETGER Bernhard (187-1949),** *Buste de femme*
- HOETGER Bernhard (187-1949),** *Torse de femme*
- LAFAYE Lucien (1896-1975),**
Tête de jeune femme - page 37
- LANDOWSKI Paul (1875-1961),**
Charmeuse aux serpents - page 38
- LEONARD Agathon (1841-1923),**
Danseuse à la cothurne - page 39
- MAGROU Jean (1869-1945),**
Le génie latin - page 40
- MARTEL Jean et Joël (1896-1966),**
Pigeon à queue plate - page 42
- MARTEL Jean et Joël (1896-1966),**
Lapin (1923) - page 43
- MARTIN Raymond (1910-1992),**
Etude pour une femme agenouillée - page 44
- MARTIN Raymond (1910-1992),**
Femme au bain - page 45
- NAVILLIER Edouard (1865-1944),**
Zébu de Madagascar - page 46
- OSOUF Jean (1898-1996),**
Masque de Coralie - page 48
- PARAYRE Henri (1879-1970),**
Jeune baigneuse - page 49
- PARIS René (1881-1970),**
Coronation cheval debout - page 50
- PETERSEN Armand (1891-1969),**
Panthère se léchant - page 51
- POISSON Pierre-Marie (1876-1953),**
Femme assise - page 52
- PRIVAT Auguste Gilbert (1892-1969),**
Buste de Diane - page 53
- REYMOND Casimir (1893-1969),** *Torse de femme*
- SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971),**
Fennec - page 54
- SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971),**
Lapin à l'oreille dressée
- SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971),**
Lapin oreilles dressées formant une sonnette - page 55
- SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971),**
Oiseau bleu (clochette) - page 56
- SANDOZ Edouard-Marcel (1881-1971),**
Vase Cobra (1927) - page 57
- SARRABEZOLLES Carlo (1888-1971),**
Centaure joueur de flûte et Sirène - page 59
- TOURGUENEFF Pierre (1853-1912),**
Cheval anglais - page 60
- VENARD Salomé (1904-1987),**
Tête d'homme - page 61
- VIGOUREUX Pierre (1884-1965),**
Eve au serpent - page 62
- WLERICK Robert (1882-1944),**
Baigneuse au turban - page 63
- YENCESE Hubert (1900-1987),**
Diane chasserresse - page 64
- YENCESE Hubert (1900-1987),**
Diane chasserresse - page 65

La Galerie Nicolas Bourriaud tient à remercier pour leur contribution
Fanny Baudoin, Eléonore Lefort, Sophie Bourriaud,
Jacques Tcharny, Sophie Weygand, conservatrice du musée Desbois.

Les photographies contenues dans ce catalogue ont été réalisées par
François Benedetti, que nous remercions également.

Maquette et impression : Blaisot sas - Juin 2018

978-2-9557497-4-6 - 20 € TTC

Aucun élément de cette publication ne peut être reproduit, transcrit, incorporé dans aucun système de stockage ou recherche informatique, ni transmis sous quelque forme que ce soit, ni par aucun moyen électronique, mécanique ou autre sans l'accord préalable écrit des détenteurs du copyright.